

QUELQUES IMPRESSIONS D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Le jeune maître polonais, le compositeur Alexandre Tansman, un ami de la première heure des A. I. D., de retour d'une tournée mondiale, veut bien nous transmettre avec ses impressions de voyage, les notes documentaires que nous lui avons demandées de glaner pour nous.

Bien que M. Tansman désire que l'on considère ses observations comme de pur amateurisme, nous sommes certains que son récit intéressera profondément nos lecteurs en raison de l'acuité de son observation et sa haute sensibilité.

N. D. L. R.



Danseuses de « Hula ».

LORS de mon voyage autour du monde, qui m'a conduit après les Etats-Unis, aux Iles Hawaï, le Japon, la Chine, les Iles Philippines, Singapour et les Etats malais, les Indes Néerlandaises, Ceylan, les Indes Anglaises et l'Egypte, en dehors de mes préoccupations musicales, j'ai cherché chaque occasion pour prendre connaissance et me documenter sur les danses de l'Extrême-Orient aussi bien rituelles que spectaculaires.

La danse, en Extrême-Orient, nous paraît être restée étroitement liée à la religion et à la vie. Son caractère intentionnellement descriptif et subjectif, l'absence de toute idéologie abstraite, fait que cet art, qui ne s'est pas encore rendu indépendant, reste plus proche de ses origines ethniques et psychologiques qu'en Occident. On pourrait en dire autant des danses de tout l'Orient.

Dans ces pays, la danse ne connaît pas la conception du mouvement pur, mis au service de la plastique, elle est toujours l'illustration d'une légende soit épique, soit religieuse, d'un état psychologique, d'un symbole et parfois l'évocation d'un paysage.

On reproche souvent à la danse de l'Extrême-Orient son caractère figé, sa rigidité, qui font qu'elle paraît ne pas avoir évolué depuis des siècles. Il me paraît à moi qu'au

moment où, dans ce coin de monde, semble s'être arrêtée l'évolution de cet art, celui-ci avait atteint des sommets desquels nous sommes, nous, Occidentaux, encore bien éloignés. Toute la technique théâtrale, mise en scène, régie, plastique chorégraphique, témoignent de procédés datant de milliers d'années que nous retrouvons chez les innovateurs d'hier et d'aujourd'hui comme, Stanislavsky, Reinhardt, Gordon Craig et autres. Le fait que nous avons énormément à apprendre de l'art chorégraphique oriental me paraît indéniable. Son côté spirituel est plus approfondi que le nôtre, sa technique plus émouvante, son expression plus humaine, et l'harmonie des gestes plus évocatrice.

Grâce à un concours heureux de circonstances, il me fut donné d'assister à des cérémonies rituelles et profanes qui ne sont, en général, accessibles qu'à certains privilégiés. Tels les « Nô » auxquels la seule noblesse japonaise est admise et dont les artistes ne peuvent se produire à l'étranger, telles encore les danses au Kraton du Sultan de Djokjakarta à Java, le rarissime « Tcha-Tcha » à Bali.

Ce qui frappe le plus nos yeux d'Occidentaux au point de vue des moyens d'expression de la danse de l'Extrême-Orient, c'est que la plastique est basée beaucoup moins sur le mouvement des jambes, que sur celui du corps entier et surtout des bras, mains et doigts. A l'exception de certaines danses chinoises, les jambes ne semblent que participer à l'activité chorégraphique du corps, parfois même leur immobilité est complète et l'effet produit n'en est pas moins beau.

Suivant ma « feuille de route », je vais faire part, maintenant, de quelques impressions locales. Aux Iles Hawaï, la « Hula » n'a plus son caractère primitif, ayant été modifiée sous les influences portugaises et américaines. La musique qui l'accompagne a, elle-même, perdu son caractère insulaire et c'est un chanteur de 93 ans, habitant un village



Danseuses Hawaïennes.

éloigné qui m'a révélé la pure tradition hawaïenne, dont il est un des derniers détenteurs. Toutefois, et malgré sa nouvelle conception, la danse hawaïenne ne manque ni de charme, ni de caractère. L'atmosphère de tranquille douceur, de sérénité, qu'elle dégage, complète parfaitement le paysage des Iles.

La « Hula » se danse le soir, aux portes de la hutte indigène où se réunit la famille, après le repas. Deux torches, montées sur des piques en bambou éclairent la maison de paille. Les danseuses, habillées de jupes d'herbes, vertes ou brunes, au travers desquelles brillent leurs belles jambes nues, portent autour du cou plusieurs « leis » (couronnes de fraîches fleurs tropicales). Le sujet de la danse, légende, paysage, description d'un fait est évoqué par un chantre accompagné parfois de la guitare hawaïenne ukulele, (qui, elle, est d'importation portugaise).

principal de la « Hula » est fait de sa naïveté et de l'atmosphère de douceur qu'elle crée.

Nous voici maintenant au Japon.

La danse est au Japon la forme la plus ancienne et la plus aristocratique du théâtre lyrique et de la pantomime. Les sujets, ainsi que leur interprétation chorégraphique, sont immuables.

Dans une salle aux lignes très pures et divisée en plusieurs petits carrés, on est assis sur des nattes de paille d'une méticuleuse propreté. La scène d'un « No » se compose, suivant en cela la tradition, de deux parties : à gauche, un long corridor voûté qui sert à l'entrée et à la sortie des acteurs et, au milieu, la scène proprement dite, sorte de véranda carrée où se déroule l'action. Tout le proscenium est légèrement surélevé. Les « Nô » sont joués exclusivement par des hommes qui portent des



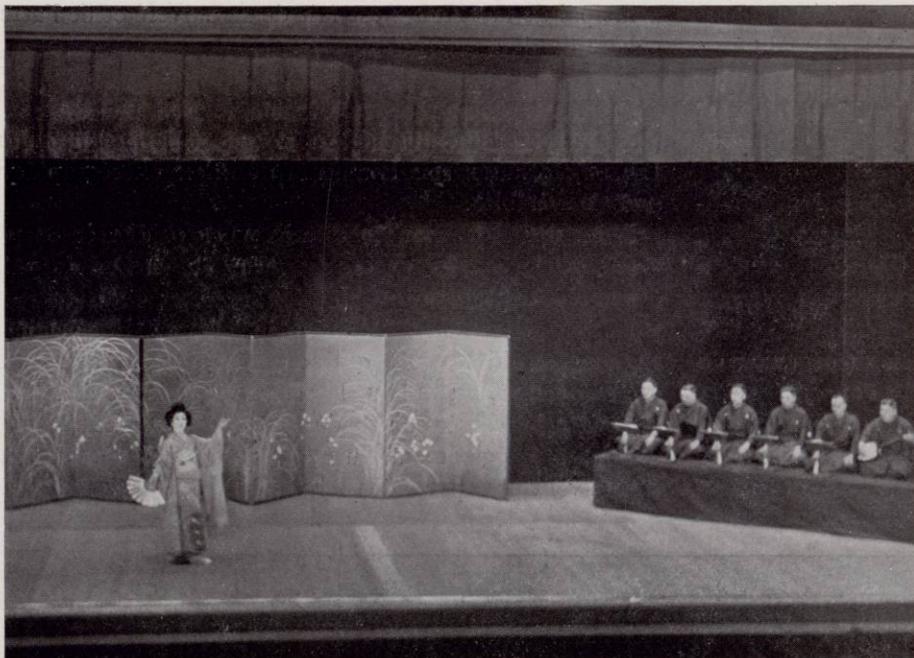
Mitsougoro Bando Tusuké Hanayagii Wakayagii
 Alexandre Tansmann Kaizo Hata Kichizo
 Chefs des plus anciennes et célèbres écoles chorégraphiques du Japon.
 (M. Kaizo Hata est le Président de l'Association Nationale de la Danse au Japon).

La Hula s'exécute à peu près sur place, les jambes se déplaçant seulement dans le sens horizontal. Un léger balancement du corps accompagne la pantomime exécutée en un mouvement très fin et très expressif des bras et des mains. L'ensemble est d'une grande délicatesse et d'un charme rare, vu surtout au sein de la végétation luxuriante de Hawaï, au clair de lune légendaire. Certaines « Hulas » plus anciennes s'exécutent assis ou à genoux avec un balancement léger du torse et des bras.

Le côté grotesque ou burlesque est rare dans les danses hawaïennes; parmi les quelques légendes chantées et dansées qu'il m'a été donné de voir et d'entendre à Honolulu et dans les villages hawaïens, la très ancienne « danse du porc » seule avait un caractère comique. Le charme

masques lorsqu'ils personnifient des femmes... ou des démons. L'atmosphère est créée par les décors, les objets, les mouvements symboliques (on trouve là l'influence du théâtre chinois). Des servants assistent les acteurs sur la scène, arrangent leurs costumes, déplacent les objets pour le « changement de décors », sans que cela puisse diminuer l'intensité dramatique de l'action, sans nuire à la concentration du spectateur.

Les Japonais ont senti mieux que personne la valeur de l'immobile dans le mouvement, analogue à celle du silence en musique, mais surtout ils ont compris la portée et l'effet dynamique que produit un mouvement monotone par le simple fait de sa répétition. L'envoûtement ressenti dans le « Nô », n'est pas celui que l'on paraît éprouver à l'insistance



Danseuse avec orchestre : Représentation de Ballet à Tokio.

rythmique du jazz, il semble être l'effet magique d'une « Pédale plastique » si l'on peut ainsi s'exprimer. Je me rappelle entre autres un mouvement imitatif et symbolique d'une femme en train de tisser qui dure pendant toute la scène chorégraphique (une bonne demi-heure). Ce mouvement accompagne l'action d'un rythme lent et toujours le même, comme le ferait le « cantus firmus » d'un chœur. L'effet dynamique obtenu par ce procédé arrive à créer une atmosphère angoissante et obsédante où semble planer la fatalité.

De ces observations que je viens d'essayer de consigner ici, il me semble résulter que le « Nô », même au Japon ne s'adresse certainement pas au grand public qui serait dérouté par cette monotonie ambiante, mais à l'élite qui sait l'interpréter.

La réceptivité de l'Oriental est beaucoup plus profonde que celle de l'Occidental, mais de ce fait même est aussi beaucoup plus lente. La perception, la synchronisation d'un effet visuel ou acoustique demande un intervalle de temps supérieur au nôtre, mais va plus loin. Cela explique en partie l'importance que prend l'immobilité dans l'interprétation de la danse en Extrême-Orient.

L'art de la danse est au Japon une vieille tradition. Il est enseigné dans plusieurs écoles, différant peut-être par leur conception esthétique, mais cultivant toutes la danse ancienne et s'en inspirant même dans la création des ballets modernes. Ces écoles ressemblent d'ailleurs à celles de Dalcroze, de Wigmann, de Folkwang en Europe, mais sont très anciennes et suivent une tradition qui se transmet de génération en génération. Les plus célèbres écoles sont celles de Brondo, Hanaïagi, Nitchikava, Wakaïagi, Foujima. Les élèves portent sur leur kimono et leurs éventails, le blason de leur école. Au festival annuel, j'ai remarqué une saisissante « danse macabre » ainsi qu'un ballet moderne, sorte de « festin de l'Araignée » de Hanaïagi.

Les ballets se donnent sur la scène immense du théâtre Kabouki dont la technique est ultra moderne et dont les décors et les masques atteignent un luxe qu'on ne peut décrire.

Je dois encore mentionner les danses profondément expressives de « Narantua » exécutées par des femmes avec orchestre et chœur également féminins.

Ces danseuses, les « Geishas » (dont on se fait si souvent chez nous une idée fausse) suivent durant de longues années les enseignements d'une école très sévère, afin de devenir des artistes consacrées par l'opinion publique.

Avant d'abandonner le Japon, je voudrais rappeler ici l'impression, toute de charme, ressentie, au festival du 1^{er} Avril des « Cerisiers en fleurs » à Kyoto (Myako Odori). C'est une sorte de revue en plu-



Le Danseur Hanayaghi.

sieurs tableaux, composée d'un corps de ballet et d'un orchestre exclusivement uniques.

C'est très imprégné de cette beauté douce et rayonnante que je quittais le Japon pour la Chine.

CHINE

La Chine, est comme chacun le sait le berceau de l'art en Orient. Chaque peuple y a puisé des principes fondamentaux dont l'adaptation à sa propre sensibilité a fait un art personnel et original.

Malgré la tendance habituelle à associer le Japon à la Chine, la différence existant entre ces deux peuples est frap-

Le ballet proprement dit, fait partie d'un spectacle dramatique et musical comparable à notre « Opéra ». Alors que pour le Japonais l'art dramatique (théâtre et danse) est une sorte de manifestation sacrée à laquelle il assiste en fin connaisseur (texte en mains) comme à un office divin ; pour le Chinois c'est un divertissement populaire, qui dure parfois douze heures, pendant lesquelles le public s'en va, revient, mange de la canne à sucre, se lave les mains et le visage avec des serviettes que les servantes jettent dans les rangs. Là c'est le temple, ici c'est la maison.

La danse et le théâtre en Chine sont encore protégés par le fameux « Mur » spirituel, contre les influences occi-



Scène de Théâtre Chinois (A. Iakovleff).

pante. Cette dissemblance, toute de race, se manifeste particulièrement dans la forme définitive qu'a pris l'art en général et notamment la danse dans les deux pays. La danse au Japon, empreinte de finesse aristocratique presque hiératique est une construction spirituelle et parfois extatique, s'exprimant par des mouvements lents, calculés, dignes ; la danse chinoise au contraire, est toute finesse dynamique, d'une vitalité débordante et populaire. Le japonais obtient l'effet dynamique par la « statique », le chinois, l'effet « statique » par le dynamisme.

La danse est, en Chine, encore plus intimement liée au théâtre qu'au Japon.

dentales. Ils comportent, comme le Nô, qui leur doit beaucoup, un décor et une mise en scène symboliques et synthétiques ; les servants circulent sur la scène à rideau ouvert, Rien n'est plus étourdissant et plus vivant qu'une représentation chinoise. Allant du burlesque au pathétique le plus extrême, il s'en dégage une émotion inimaginable. Les rôles des femmes sont tenus par des acteurs spécialisés, (on fait de rares exceptions dans le théâtre moderne). Le plus célèbre est le merveilleux Meï-Lan-Fan, idole de la foule chinoise.

J'ai vu à Shanghai le fameux ballet guerrier, faisant partie d'un drame ancien et qui porte allègrement ses

deux mille ans. C'était un spectacle, d'une vitalité dynamique, d'un mouvement étourdissant et d'une richesse chorégraphique rares. Le guerrier devant conquérir plusieurs passages dans la montagne, les servants déplacent chaque fois un petit obstacle symbolisant la difficulté.

Cette danse dure une quarantaine de minutes, et l'intensité d'évocation est telle que l'effet produit est absolument inexprimable.

(A suivre).

Alexandre TANSMAN.

LA DANSE CHEZ LES ANIMAUX

M. Léon Binet vient de faire paraître un bien curieux ouvrage de physiologie comparée : « Scènes de la vie animale ».

Notre Revue se devait de présenter ce livre à ses lecteurs. L'auteur, en effet, au cours de ces dix-huit chapitres, étudie les diverses manifestations de la danse dans le règne animal, depuis les formes de vie les plus primitives jusqu'aux plus évoluées. Quel étrange, quel fascinant spectacle s'offre alors à ses yeux ! De pareilles visions laissent l'esprit désemparé. Il s'avance, saisi de vertige, entre deux gouffres.

A en croire l'auteur, la danse n'est pas, chez les animaux, même inférieurs, une manifestation exceptionnelle. Bien au contraire. Dès qu'apparaît une forme de vie, si primitive, si tremblante soit-elle, on peut observer qu'elle engendre du même coup une forme particulière de danse.

Nous le voyons bien pour les êtres qui sont situés au premier échelon du règne animal. Les organismes inférieurs, unicellulaires, qui vivent dans les cours d'eau, donnent une « danse des perles » du plus surprenant effet : ils lancent à chaque instant, à l'extérieur, des tigelles terminées par une perle brillante. D'autres animaux marins, plus évolués, exécutent au moment de l'accouplement de véritables danses nuptiales, des danses d'amour. Cette danse est si caractéristique, qu'on peut en suivre, pour les chevaux marins par exemple, toute la genèse. « Ce sont comme des fiancés qui s'offrent mutuellement leurs hommages, en faisant assaut de gracieuses courbettes. » En somme : un véritable menuet d'accordailles quand ce n'est pas une valse lente et prolongée sans heurts.

Et que dire de l'abeille ? On la voit tourner en rond, à petits pas pressés. Puis elle fait volte-face et parcourt le même cercle en sens inverse. Un nouveau tête à queue la ramène bientôt à la direction première, et ainsi de suite... Point de mouvements saccadés dans le parcours des demi-circonférences, mais la marche en ligne droite est accompagnée d'un frémissement, d'un déplacement latéral très rapide et bien rythmé de tout le corps qui oscille autour d'un point situé juste en avant de la tête.

Plus surprenantes encore sont les « parades » de l'araignée : le mâle fait onduler le plus souvent les pattes antérieures qui sont munies d'ornement. On a même observé des mâles qui dansaient en faisant de petites courbettes à leur femelle. Invitation à quel menuet ?

Il en va de même pour les mouches, qui exécutent, avant l'accouplement, des danses très diverses et très variées.

Le mâle, volant en demi-cercle autour de la femelle, ne cesse de la regarder ; et en même temps, il sait imposer à ses ailes des mouvements vibratoires et des mouvements de ciseaux, qui donnent à sa démarche des cadences variées mais précises.

Ce qui donne à ces danses du monde inférieur leur véritable sens, c'est qu'elles constituent d'artistiques, de tendres préludes aux « noces ». Tout danserait donc, dans la nature lourde de vie, par les longs soirs d'été ? Peut-être. En tout cas, à part des cas de férocité caractérisée, tout se passe comme si les mêmes mœurs se reproduisaient, sous des formes à peu près identiques, à tous les échelons du règne animal.

R. M.

LA DANSE ET LE MOUVEMENT

L'exposition internationale de photographie « La Danse et le Mouvement » qui vient de se terminer aux Archives, continue l'effort entrepris par les A. I. D. pour montrer les rapports de la danse avec les autres arts et la façon dont elle peut être traitée. Une première manifestation avait présenté les grands maîtres de la peinture et de la sculpture devant l'art du mouvement ; cette fois, la même tâche était offerte aux photographes, et il faut avouer qu'ils nous ont montré des résultats pleins de promesses.

Le temps paraît lointain, en effet, où la photographie n'était capable que d'enregistrer une pose figée et d'en faire la simple copie, sans pouvoir même lui donner cette sensation de vie de la réalité. Les progrès techniques sont en effet venus, de même que les enseignements du cinéma, et il est désormais possible de saisir une envolée vers le plein vol, un pas délicat dans sa création. C'est pour ces diverses raisons qu'il nous a paru utile de faire, en partant du point de vue du photographe, une exposition d'images du mouvement, de montrer les diverses méthodes et l'habileté de l'artiste qui fixe un mouvement, mais sait néanmoins suggérer qu'il est vivant.

Dans un prochain numéro nous parlerons plus longuement des enseignements de cette manifestation, mais qu'il nous soit, dès maintenant, permis de noter que l'appel des Archives, soigneusement sélectionné, avait été entendu par plus de 50 photographes de 12 pays, et que l'ensemble présenté contenait 550 photographies choisies parmi plus de 900 œuvres, toutes intéressantes.